



HAL
open science

L'inflation disciplinaire et conceptuelle dans les sciences paléoenvironnementales

Magali Watteaux, Gérard Chouquer

► **To cite this version:**

Magali Watteaux, Gérard Chouquer. L'inflation disciplinaire et conceptuelle dans les sciences paléoenvironnementales. Développement durable et territoires, 2014, 10.4000/developpementdurable.10648 . halshs-01699455

HAL Id: halshs-01699455

<https://shs.hal.science/halshs-01699455v1>

Submitted on 31 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Magali Watteaux et Gérard Chouquer

L'inflation disciplinaire et conceptuelle dans les sciences paléoenvironnementales

- 1 Tout le monde reconnaît aujourd'hui la richesse du domaine géohistorique, au carrefour de l'histoire, de la géographie, de l'anthropologie, de l'archéologie et des sciences naturalistes. C'est ce que soulignent d'ailleurs les organisateurs des huitièmes journées du Groupe d'Histoire des Zones Humides (GHZH) dans leurs attendus quand ils signalent le « *succès scientifique important [de la géohistoire environnementale] qu'atteste la fréquence, voire l'abus, de ce terme dans de nombreuses et récentes publications. S'il s'agit bien évidemment de se réjouir de cet intérêt, s'il constitue un aiguillon pour la recherche pluridisciplinaire et anime de nombreux réseaux internationaux (GHZH, RUCHE, ESEH...), les concepts utilisés appellent une mise au point épistémologique dans la mesure où la géohistoire mobilise beaucoup de mots-valises (patrimoine, héritage, trajectoire paysagère, actualisme, analyse régressive...) ou de regards disciplinaires (géographie historique, géohistoire, archéologie du paysage, archéogéographie, paléoenvironnement, histoire de l'environnement...) aux contours flous et variés.* »
- 2 En effet, la multiplicité des disciplines engagées et des concepts en jeu interpelle tant elle est grande. Initiée par une recherche des raisons qu'il pouvait y avoir à distinguer une « archéologie du paysage », une « archéo-géographie », une « archéologie du peuplement », etc., notre travail a découvert et mis en évidence le fractionnement ininterrompu des disciplines, des sous-disciplines et des courants de recherche. C'est pourquoi, nous avons décidé d'en faire un objet d'étude en soi. Cela nous a amené à aborder également les disciplines dites « paléoenvironnementales », qui traitent aussi d'objets à la croisée de l'histoire et de la géographie ainsi que des sciences naturalistes. Ce travail a débouché sur la publication d'un livre d'historiographie et d'épistémologie aux éditions Errance : *L'archéologie des disciplines géohistoriques* (Chouquer et Watteaux, 2013). Le moteur de ce projet fut l'envie de savoir d'où nous venons, c'est-à-dire comprendre nos propres héritages intellectuels, ce que signifient les mots que nous employons et mieux saisir et situer notre contribution d'archéogéographes.
- 3 C'est de cette analyse dont souhaite rendre compte le présent article, en particulier en ce qui concerne les sciences paléoenvironnementales. Cela amènera ensuite à discuter le concept dominant d'environnement avant, *in fine*, de proposer des voies possibles de réorganisation des savoirs.

1. Le phénomène de l'inflation disciplinaire dans le domaine géohistorique

- 4 Dans l'ouvrage mentionné, qui repose sur une bibliographie de plus de 600 titres, nous avons listé et présenté 152 intitulés disciplinaires ou méthodologiques se situant à la croisée de l'histoire, de l'archéologie, de la géographie et des sciences de la vie et de la terre¹ (et encore, cette liste n'est-elle pas exhaustive²). Concrètement, nous avons lu les principales publications se situant dans ce vaste et protéiforme champ géohistorique, du XIX^{ème} siècle à nos jours, afin de voir quels intitulés disciplinaires leurs auteurs revendiquent et quels concepts ils utilisent. Ces intitulés ont scandé et diversifié ce vaste domaine géohistorique, sans pourtant l'organiser consciemment. Mais nous avons très vite constaté que l'inflation allait croissant et que le fractionnement était un fait relativement récent.
- 5 Nous avons tenté de les classer dans un inventaire raisonné, c'est-à-dire d'en opérer une présentation critique, avec un essai de groupement. Évidemment, il n'existe pas de classement parfait et, plus d'une fois, nous nous sommes demandés si nous devions parler de telle discipline ou de tel intitulé ici ou là. Par exemple, l'« archéohistoire des paysages et des terroirs » grecque est une archéologie spatiale d'inspiration très anglo-saxonne, malgré un nom (archéohistoire) qui se situe dans la filiation de l'école de Besançon. La place donnée à

chaque développement n'est donc que le fruit de la logique interne de ce livre et ne doit pas être considérée comme étant un classement normatif.

- 6 Par ailleurs, tous ces noms n'ont pas la même valeur. Certains correspondent à de vraies disciplines formalisées quand d'autres ne sont que des tournures rhétoriques sans lendemain (viographie, aérogéoscopie, parcellographie historique, *etc.*), spontanées ou reprises, qui recouvrent d'un nom nouveau ou légèrement différent des contenus déjà formalisés. Cette tentation du « prurit » disciplinaire est forte chez tout le monde car nous sommes d'une culture académique qui rejette les répétitions et valorise l'individualisme. Sur ces dernières, il n'y a donc rien ou peu à dire.
- 7 Inversement, dans deux ou trois cas, un même nom peut avoir deux ou plusieurs entrées. C'est le cas de la prospection archéologique qui apparaît une fois dans sa version française, une autre fois dans sa version italienne, parce que des nuances intéressantes pouvaient être notées ; c'est le cas aussi de l'archéogéographie, qui dispose déjà de très nombreux sens, et qu'il fallait séparer pour la clarté de l'exposé.

2. Coup de projecteur sur les sciences paléoenvironnementales

- 8 Bien que nous ne soyons pas paléoenvironnementalistes, que cet article ait été rédigé en fonction du thème du colloque, et que nous ayons surtout travaillé sur les champs couverts par la géohistoire, l'archéologie des paysages et l'archéogéographie, nos lectures nous ont amené à lire assidument les publications émanant des recherches sur le paléoenvironnement.
- 9 Les disciplines recensées dans ce domaine sont le plus souvent d'origine naturaliste ou à base naturaliste. On trouve « paléogéographie » mais qui désigne en fait, dans son sens courant, une géographie des temps géologiques. On peut donc se demander s'il n'aurait pas été préférable de dire « paléogéologie », ou encore « paléonto-géographie ». Nous avons mis sous cette étiquette également la *geo-história* portugaise en raison de son sens naturaliste, hybridation entre géologie et histoire. Mais d'autres – de manière marginale il est vrai – mettent dessous un autre sens comme dans la thèse d'Anne Maussion (2003) sur la paléogéographie de la cité des Bituriges Cubes où l'intitulé est synonyme d'archéogéographie, d'archéologie agraire et d'archéologie de l'occupation du sol.
- 10 Plus proche de notre propos, nous avons regroupé dans un ensemble « biogéographies et archéologies de l'environnement » les disciplines archéologiques et biogéographiques qui entendent étudier l'environnement ancien³ :

121	Écogéographie (Tricart et Kilian, 1978)
122	Biogéographie historique (Dubois, 1991)
123	Paléo-environnement (Colardelle (dir.), 1996)
124	Archéologie de l'environnement, archéologie environnementale (revue <i>Environmental archaeology</i>)
125	Archéologies environnementales (Marinval, Van der Leeuw, Burnouf)
126	<i>Arqueologia dos espaços naturais</i> : archéologie des espaces naturels (session du IV ^{ème} congrès de <i>Geomorfologia</i> 2008, Braga)
127	Géoarchéologie (Bravard et Prestreau (éd.), 1997) ; <i>geoarchaeology, archaeological geology</i> (Waters, 1992)
128	<i>Alluvial geoarcheology</i> : géoarchéologie alluviale (Brown, 1997)
129	Paléobotanique (site internet du Museum National d'Histoire Naturelle)
130	Archéobotanique (Leroy, Marinval et Pernaud, 1999)
131	Archéozoologie (Chaix et Méniel, 1996) ; <i>archaeozoology, zooarchaeology</i> (Reitz et Wing, 1999)
132	Bioarchéologie (Thiébaud, 2010)

- 11 Théorisations

133	Socio-écologie de l'environnement (Lévêque et Van der Leeuw (éd.), 2003)
134	Histoire des interactions sociétés-milieux (Muxart <i>et al.</i> , 2003)
135	Relations sociétés et environnement (Burnouf et Garcin 2003)
136	Paléoenvironnement (<i>La recherche</i> , 1997)

12 Chrono-écologie et chrono-environnement

137	Écologie rétrospective (Jacquet-Labrot, 1986)
138	Chrono-écologie (Bidault <i>et al.</i> , 1991)
139	Chrono-environnement (depuis le 1 ^{er} janvier 2008, site internet de l'équipe de chrono-écologie de Besançon)

13 Formes d'écohistoire ou écologies historiques

140	Histoire de l'environnement (Beck et Delort (éd.), 1993) ; histoire environnementale (une direction d'études de ce nom à l'EHESS ; une association internationale de ce nom)
141	Écohistoire (Delort, 1993)
142	Écologie historique (Delort, 1993)
143	Archéo-histoire de l'environnement et des phénomènes naturels (Durand, 2005)
144	<i>Historical Ecology</i> (Hooper 1974) ; Écologie historique (Gariné <i>et al.</i> , 2003)
145	Phytohistoire (Perrein, 1991)
146	Archéo-écologie (Langlois, 2001 et 2003)
147	Écologie de l'anthropisation (Thiébaud, 2010)

14 Dans ce groupe fourni d'intitulés, nous trouvons le même processus que celui rencontré avec l'ensemble des autres disciplines. Dans un premier groupe d'intitulés, le nom est strictement disciplinaire, quoique hybride⁴ (biogéographie, archéozoologie, géoarchéologie, écologie historique, *etc.*). Dans un second groupe, cependant, on peut réunir les noms faisant référence à une notion agissant en tant que collecteur, que ce soit la « nature », le paysage, ou encore les régions et, le plus souvent, la notion d'« environnement ». Prenons quelques exemples.

15 L'archéologie environnementale étudie le paléoenvironnement (biotique et abiotique) et les relations entre celui-ci et les hommes qui l'ont habité et aménagé, à partir de l'archéozoologie, la géoarchéologie et l'archéobotanique essentiellement. Cette archéologie environnementale prit véritablement son essor à partir des années 1960, lorsque la mise en œuvre de grandes fouilles de sauvetage dans le nord de l'Europe et de l'Amérique amena à échantillonner de nombreux matériaux environnementaux.

16 Sans pouvoir rentrer dans le détail de l'historiographie de chacune de ces disciplines internes, nous mentionneront ici simplement quelques jalons historiographiques intéressants.

17 Joëlle Burnouf a proposé dès 1997 de parler de manière plus générale – parce que ne se réduisant pas à l'archéologie – et en même temps plus précise, d'« histoire des interactions sociétés-milieux » dans le cadre du premier rapport de l'ancien programme « Loire ». Elle justifie le choix de « milieux » plutôt que celui – déjà très en vogue – d'environnement par le fait que le premier désigne un état du système quand le second renvoie à une question posée par les sociétés. La volonté est donc de rééquilibrer le rapport entre les sciences humaines et sociales d'une part et les sciences de la nature d'autre part.

18 À l'inverse, dans l'équipe de chrono-écologie, puis de chrono-environnement de l'Université de Besançon, on observe plutôt une orchestration naturaliste de composantes multiples dont l'archéologie et l'histoire. L'identité environnementale coiffe ici les disciplines en réunissant climatologues, écologues, biologistes, historiens et archéologues. Mais l'intelligence du projet

est de ne pas nier les représentations et donc de comprendre que l'environnement est aussi un rapport des hommes à la nature et aux milieux.

19 L'intitulé également bien connu « Histoire de l'environnement » ou « histoire environnementale » est quant à lui issu d'une action thématique programmée lancée en 1984-1985 s'inscrivant dans le Programme Interdisciplinaire de Recherche sur l'ENvironnement (PIREN), dont les principales issues ont été coordonnées par deux historiens, Robert Delort et Corinne Beck. Ceux-ci s'inscrivent dans la lignée du texte manifeste de Georges Bertrand (1975) où il préconisait le développement d'une « histoire écologique ». Robert Delort a tenté de justifier les termes choisis, sans pouvoir s'empêcher de faire des corrélations complexes : « *Peu à peu, se définit plus précisément cette nouvelle et immense discipline qu'est l'histoire de l'environnement, appelée concurremment "écologie historique" ou, par union logique des deux racines bien connues, "écohisteoire". Pour l'instant, ces termes ont à peu près la même signification, mais ils gardent toujours un certain flou, en eux-mêmes ou les uns par rapport aux autres. Des nuances existent déjà, assez nettes, si l'on veut rapprocher "éco" de "milieu", mot qui a des sens souvent différent de ceux du mot "environnement". Comme d'habitude, il faut remonter à la fameuse définition de l'écologie par E. Haeckel (1866), dans le texte original et non dans les anachroniques traductions postérieures qui, en français, sous l'influence de l'anglais, feraient apparaître avant 1960 le mot "environnement" récemment redécouvert [...]. L'histoire de l'environnement, ici fermement confondue avec "l'écohisteoire" (qui unit deux sciences bien individualisées), c'est d'abord le devenir de l'espace dans le temps ; plus précisément la science humaine de l'espace dans le temps ; et, par dernière restriction, l'étude dans le passé des conditions naturelles et culturelles qui ont agi et réagi sur l'homme et avec l'homme* » (Delort, 1993 : 5 et 6 ; souligné par nous).

20 Discipline hybride, et même discipline qui « émerge à de très nombreuses disciplines » (Beck et Delort (dir.) 1993 : 14), l'écohisteoire ou histoire de l'environnement ne réussit cependant guère à s'extraire de l'ambiguïté générale, en ce qui concerne les appellations. D'un côté ses concepteurs posent d'assez fermes balises disciplinaires en parlant d'écohisteoire et en explicitant les raisons de le faire. Mais, de l'autre, ils ne peuvent s'échapper du terme-valise d'environnement dont ils mesurent pourtant l'anachronisme. Enfin, dans l'ouvrage *Histoire de l'environnement européen* écrit par Robert Delort et François Walter, paru en 2001 (mais sur la base d'un manuscrit du premier auteur et datant de 1984), la chronologie des rapports à l'environnement est jalonnée par les ruptures historiques académiques. Quant aux objets présentés ils sont ceux de la géographie historique et de l'histoire rurale (openfields/bocages, *sylva/saltus*, grands défrichements du XII^e s., etc.) minimisant ainsi l'efficacité du nouvel intitulé.

21 Plus récemment, Stéphanie Thiébault a proposé de retenir « bioarchéologie » et « géoarchéologie » et l'expression d'« écologie de l'anthropisation » : « *Depuis quelques années, la réflexion, venue notamment des pays anglo-saxons, montre que le terme d'archéologie environnementale est déjà obsolète. Pour certains chercheurs, l'archéologie environnementale concerne exclusivement les vestiges "naturels" issus des sites archéologiques. Le problème reste de définir ce que peut être un vestige "naturel". Un grain de blé décortiqué, issu de cinq millénaires de domestication des céréales, est-il plus "naturel" qu'un éclat de silex gisant sur un sol ? Très rapidement il est apparu que définir ce qui est "naturel" sur un site archéologique était une gageure. Le terme d'archéologie environnementale demeure malgré tout un terme pratique, bien qu'ambigu et souvent incompris. Il apparaît, en effet, que son utilisation recouvre des disciplines fort diverses, qui englobent la géoarchéologie, l'archéologie spatiale, l'archéologie du paysage et qu'il est souvent confondu avec l'archéométrie (utilisation des méthodes physiques ou chimiques pour l'analyse des matériaux). C'est pourquoi, aujourd'hui, les termes de bioarchéologie et de géoarchéologie semblent plus clairs et mieux adaptés à la définition de ce qui est encore un concept plus qu'une discipline* » (Thiébault, 2010 : 10 ; souligné par nous).

22 On peut discuter l'idée de placer sous le nom d'archéologie environnementale, l'archéologie spatiale (qui étudie les lois de répartition des habitats à la surface du sol ou encore qui

étudie la dynamique des réseaux que forment ces habitats) et l'archéologie du paysage. L'accepter revient à dire que le terme environnement a tout simplement pris la place de celui de géographie, puisque, traditionnellement, c'est dans un ouvrage de géographie qu'on aurait cherché les chapitres concernant l'occupation du sol, la dynamique des réseaux de peuplement, la description des formes planimétriques. Or, jusqu'à l'affirmation de l'archéogéographie, on n'a pas vu de discipline étudiant ces champs de recherche pour les sociétés du passé proposer un intitulé comportant le mot géographie comme pivot. On a, au contraire, assisté à une floraison d'archéologies et à leur insertion dans des problématiques éco-environnementales. L'archéologie environnementale est, de ce fait, un bon précipité de ces évolutions récentes.

23 En outre, Stéphanie Thiébault termine en écrivant que « *Les recherches menées en France dans les disciplines du paléoenvironnement aboutissent aujourd'hui à une véritable écologie de l'anthropisation* » (Thiébault, 2010, p. 23 ; souligné par nous), mais sans expliciter les contours de cette dernière, pourtant la plus porteuse de renouvellement épistémologique semble-t-il. En effet, si les mots ont un sens (et même un sens de lecture), on peut se demander si on n'assiste pas, avec cette notion, à un renversement naturaliste, la tendance n'étant plus d'explicitier en quoi l'action de l'homme transforme la nature, mais au contraire de faire de cette anthropisation un objet digne d'une écologie ?

24 Au travers de ces quelques intitulés on voit la place prépondérante de la notion d'environnement.

3. La preuve par l'épistémologie

25 Il n'est pas difficile d'observer que toutes les démarches que nous venons de citer n'ont pas approfondi leurs bases épistémologiques, ce qui explique en partie la profusion. Faisons-le à l'aide de l'avant-propos que Christian Lévêque a rédigé pour son manuel d'écologie publié en 2001. Lui-même diagnostique plus que de la profusion : « nous sommes en réalité en pleine confusion » écrit-il (p. IX). Avec clarté, il plaide pour qu'on ne confonde pas :

- la biologie des populations et l'écologie des écosystèmes qui sont les deux grandes branches d'une science écologique située à la charnière des sciences de la terre et des sciences de la vie et à laquelle il ne faut pas demander ce qui n'est pas de son ressort ;
- la science des anthroposystèmes, dont l'objet serait la gestion durable des milieux et qui serait porteuse d'une dimension sociale.

26 Appliquons ces distinctions à un intitulé comme « archéologies environnementales », sous lequel une équipe du CNRS regroupe quatre contenus, dont les trois premiers sont naturalistes : archéobotanique, archéozoologie, géoarchéologie et, seul intitulé non naturaliste, archéogéographie. À la lettre, le titre « archéologies environnementales » pourrait vouloir dire : étude des milieux (nommés « environnements ») par l'archéologie. Il y a donc un objet, les milieux géographiques, et une méthode, l'archéologie. Mais comme les sous-intitulés se rapportent aux sciences de la terre et de la vie (botanique, zoologie, géologie), le référent principal aurait dû être la science écologique évoquée ci-dessus. Il s'agit donc d'une écologie scientifique des milieux géographiques. Jouons un peu avec les mots : c'est de l'écomésologie ou de l'écologie mésologique, et comme l'acquisition des données écologiques se fait sur des terrains archéologiques, il faudrait donc préciser « archéo-écologie mésologique ».

27 Mais les chercheurs de cette équipe n'entendent pas limiter leur propos à de l'écologie scientifique et disent travailler plus dans la perspective des anthroposystèmes que dans celle de la connaissance purement écologique et écosystémique (ceci étant dit sans la moindre connotation restrictive dans le « purement »). C'est jouer sur l'ambiguïté actuelle de la notion d'environnement, ce qui conduit à des déplacements en cascades des objets et des méthodes. Car l'environnement est une notion difficile pour les disciplines sociales. Comme l'observe judicieusement Cyria Emelianoff (2003), la raison est que c'est un concept sans échelle, qui s'applique aussi bien au voisinage local qu'au globe terrestre. Les disciplines sociales sont donc conduites à chaque fois à préciser le sens et à parler d'environnement naturel, industriel, rural, urbain, virtuel, physique, technique, etc. Chez les archéologues, cet environnement est animal, végétal, sédimentaire, il sera aussi fluvial, lacustre, montagneux, de bassin-versant, de savane, de forêt, etc., égrenant ainsi tous les milieux classiques de la géographie. Dans ces

conditions, le mot environnement se perd par hypertrophie et obsolescence. On retrouve alors le phénomène de dynamique épistémologique que nous avons caractérisé dans notre ouvrage récent et qui se produit avec chaque collecteur : sur la base d'une disparité initiale, il y a décimation par effet collecteur qui réduit la richesse à un seul concept - ici environnement - puis diversification pour tenter de réouvrir le concept au moyen d'une batterie d'adjectifs agissant comme médiateurs du fractionnement (Chouquer et Watteaux, 201, p. 314-319 et figure 10, p. 280).

28 Notre avis est donc que ces archéologies environnementales sont des pratiques de la science écologique dont l'objectif est de contribuer à une connaissance des anthroposystèmes historiques. En intitulant « archéologies » et « environnementales », on fait oublier les disciplines de référence (les disciplines naturalistes et non pas l'archéologie), et on noie l'objectif social dans le terme passe-partout d'environnement.

29 Comme c'est là l'état habituel de l'art dans une époque d'émergence préparadigmatique, on comprend comment on peut arriver à lister plus de 150 intitulés et variantes...

4. Un collecteur proliférant : « l'environnement »

30 Nous devons, cependant, prolonger l'analyse, car on pourrait croire de ce qui précède que nous suggérons un repli frileux sur les disciplines fondamentales, ce qui n'est pas le cas. Nous souhaitons au contraire dire que ce sont les notions collectrices, comme l'environnement, la nature ou le paysage, qui sont les obstacles à une reconfiguration des disciplines.

31 La notion d'environnement a, depuis quelque temps, entamé une carrière du même type que celle, beaucoup plus ancienne, du terme paysage, en ce sens qu'il s'agit d'une notion sociale en voie de naturalisation⁵. La notion d'environnement a d'ailleurs directement à voir avec celle de paysage. On pourrait presque établir l'équivalence suivante : est nommé environnement du point de vue des sciences naturalistes ce qui, en géographie, est nommé paysage, ce dernier terme étant lui-même la naturalisation (principalement au XIX^{ème} siècle) d'un concept né dans le champ de l'esthétique (depuis la fin du Moyen Âge et la Renaissance). Il y a là un parfait exemple de la manière dont les chercheurs modernes fabriquent le passé, par l'emploi systématique de représentations spéculaires qu'ils purifient ensuite pour en faire des objets de science.

32 Voici un mot qui n'acquiert le sens « environnemental » actuel que vers 1950, celui d'une représentation critique de l'évolution de la nature dans les sociétés industrielles, mais qui, aussitôt, est purifiée par naturalisation pour finir par désigner la nature elle-même. C'est ainsi que des naturalistes se spécialisent aujourd'hui en *paléo*-environnement et étudient sous ce nom les éléments qu'on aurait en d'autres temps appelé « nature » ou encore « milieu naturel » : les sédiments, les plantes et les animaux, bref, tout ce qui n'est pas l'homme.

33 Si l'environnement est ce que l'homme a transformé, la logique appelle alors immédiatement deux questions :

- pourquoi renommer environnement ce qui existe déjà sous le nom de « milieu géographique » ? Car quelle autre définition donner des milieux géographiques sinon celle de l'étude de la nature ou des réalités biophysiques transformées par l'homme ?
- pourquoi faire de l'environnement le champ d'action des disciplines naturalistes, puisqu'il devrait au contraire s'agir d'étudier des transformations, donc de partir des disciplines de projet et d'intervention (architecture, paysagisme, urbanisme, aménagement etc.) pour voir les effets des changements et de n'utiliser les sciences naturalistes que pour mesurer les changements par rapport à une situation qui serait dite naturelle ou initiale ?

34 Dès 1994, Geneviève et Philippe Pinchemel n'avaient pas manqué de noter le point suivant : « *La notion d'environnement pose un problème sémantique. Environnement, vieux mot français (début du XIV^{ème} siècle) désignait un contour, une enceinte, les environs d'un lieu (Robert). Il est revenu de l'anglais avec le sens écologique de cadre de vie. Il y a pratiquement identité entre milieu et environnement* » (Pinchemel et Pinchemel, 1994, p. 221 ; les italiques sont des auteurs).

35 Environnement, en tant que notion, n'a donc pas plus de frontières qu'elle n'a d'échelle, bref pas de limites ce qui rend sa définition quasiment impossible. Cela explique qu'elle soit devenue un collecteur « obèse » et souvent « creux ». Prenons comme exemple, parmi d'autres, le programme du colloque *Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'empire romain* organisé par Robert Bedon et Ella Hermon (dir., 2005) : à côté de nombreux articles à problématique directement écologique ou « environnementale » (sur le risque, le volcanisme antique, le climat, l'érosion des sols...), d'autres (sur le droit, la frontière, les textes des *Gromatici veteres*, le rituel, l'arpentage...) ne font pas l'effort de traiter la relation avec les écosystèmes. On retrouve alors l'ambiguïté de ces rassemblements de textes qui pourraient tout aussi bien avoir été placés sous l'intitulé général de « territoire », ou même celui de « paysage ». C'est pourquoi, peu à peu, les archéogéographes se défont autant qu'il est possible des notions trop vastes d'environnement, de paysage, de nature, par une historicisation très poussée de leur sens, et par le refus de faire de l'histoire à concepts collecteurs constants.

36 Même entre chercheurs travaillant sur le paléoenvironnement, il n'y a pas accord sur le sens à donner au concept. Par exemple, dans le livre *Quelles natures voulons-nous ?* (Lévêque et Van der Leeuw (dir.), 2003) les éditeurs proposent une définition de la nature qui entretient la confusion des notions : « *La notion de nature, disons-le d'emblée, ne se rapporte pas nécessairement aux milieux supposés vierges de toute activité humaine. Les paysages français n'ont plus grand chose de naturel, chacun le sait. Ce que nous appelons nature, dans les pays occidentaux, est en réalité un environnement plus ou moins artificiel, combinaison d'éléments hérités du passé, façonnés par des siècles de pratiques visant à rendre cet environnement plus productif ou moins dangereux pour l'homme. L'agriculture, la lutte contre les inondations, l'industrie hydroélectrique, pour ne citer qu'eux, ont ainsi modifié durablement les écosystèmes terrestres et aquatiques* » (Lévêque et Van der Leeuw (dir.), 2003, p. 13 ; souligné par nous).

37 Pourtant leur explication n'est pas partagée par tous dans le volume qu'ils dirigent :

- pour certains naturalistes, l'environnement c'est le milieu biophysique lui-même ;
- pour d'autres, comme Pierre Lascoumes, « notre environnement est une nature travaillée par la politique. C'est-à-dire un ensemble d'éléments convertis en ressources, ouvragés par l'activité humaine, bref, la résultante d'entreprises menées durant plus de vingt siècles, aux fins entremêlées d'exploitation, de valorisation et de destruction » (Lascoumes, 1994, p. 10) ;
- pour d'autres enfin, souvent des chercheurs des SHS, c'est la nature en tant qu'elle fait problème pour les sociétés humaines : un fait, naturel ou social ou même hybride, peut devenir à un moment donné un « problème d'environnement ».

38 Malgré la diversité des définitions portées par les chercheurs, entre lesquelles les responsables du programme n'ont pas voulu choisir de manière trop volontaire, une approche est privilégiée, nommée « socio-écologie de l'environnement ». On en dira peu de choses puisque les auteurs ne la posent pas comme une discipline mais comme une approche, et qu'ils n'en dessinent pas les contours onto-épistémologiques. Christian Lévêque conçoit cette approche comme celle qui définit le projet commun auquel les spécialistes doivent ensuite apporter leurs connaissances, chacun selon son métier (Lévêque et Van der Leeuw (dir.), 2003, p. 39).

39 La notion d'environnement peut-elle et va-t-elle perdurer dans ces conditions ? Frédéric Couston (2005), philosophe, dans son livre *L'écologisme est-il un humanisme ?* prédit pour sa part sa fin. Pour l'expliquer, il rappelle que ce concept ne se comprend pas sans la Modernité car celle-ci installe l'opposition entre un espace naturel à l'écart de l'histoire, et qui sera de plus en plus paré de qualités, et un espace environnemental voué au progrès et lieu de la déploration (catastrophes, dégradations). La crise environnementale est donc l'une des dimensions de la crise de la Modernité puisque c'est un effet de la séparation moderne entre nature et société. Il écrit : « *L'environnement, c'est la nature transformable et transformée, le royaume de l'artificialité ; la nature devient alors d'abord une source d'effroi puis une valeur refuge, dans laquelle s'épanouissent le rejet de la société et la nostalgie des visions traditionnelles ou dans laquelle sont projetés les rêves d'épanouissement personnel des aventuriers des temps*

modernes. Le concept d'environnement a donc le mérite, en se chargeant des basses œuvres de la modernité, de permettre à la notion traditionnelle de la nature de revivre et d'être de nouveau ressentie comme un réservoir immatériel et imaginaire de valeurs » (Couston, 2005, p. 63). C'est bien connu : on a aujourd'hui des envies de nature mais des problèmes d'environnement. On n'imagine pas l'inverse.

40 Toujours selon F. Couston, il y aurait donc contradiction à nommer environnement l'écosystème, c'est-à-dire ce qui n'est pas l'homme (surtout si c'est pour réinventer, ensuite, la part de l'homme dans l'écosystème). Mieux vaudrait prendre en compte le fait que l'environnement est une représentation culturelle, en outre récente. Il prédit donc la mort du concept par absorption de l'homme en lui : un environnement qui absorbe ce qu'il est censé environner redevient un tout. D'autre part, si le mot désigne une extériorité statique, pourquoi le choisir pour qualifier un ensemble de relations dynamiques entre l'homme et son milieu ? Il y aura donc une autre mort de l'environnement en ce que la suppression des problèmes d'environnement passera par la suppression de la notion elle-même au profit d'autre chose.

5. Interprétation du phénomène : une crise préparadigmatique

41 Face à ce phénomène massif d'inflation disciplinaire dans le domaine paléoenvironnemental tout autant que dans le domaine géohistorique, il faut se demander pourquoi est-on passé de quelques intitulés simples et robustes au début du XX^{ème} siècle à des dizaines et des dizaines de noms de disciplines ou sous-disciplines, souvent synonymes ou plus ou moins tuilés ?

42 Notre thèse est que le foisonnement observé ne signifie pas seulement une augmentation de l'individualisme méthodologique à l'époque du relativisme (chacun souhaitant apposer sa « marque de fabrique ») ou même d'effets de mode, mais indique également une richesse et l'amorce d'une recomposition. En effet, il existe autre chose qui est une situation d'émergence d'un champ disciplinaire, avec la confusion et la précipitation qui caractérisent ces phases : celui de la redécouverte du rapport à la Terre – au sens de l'écoumène d'Augustin Berque (2000) – et de la complexité des héritages qui la composent. Le balancement entre archéologie et/ou géographie, entre archéologie et/ou environnement, entre paysage et/ou environnement, entre prospection et/ou morphologie, entre géographie historique, archéogéographie et archéologie spatiale, etc., signifie l'émergence d'un vaste champ disciplinaire nouveau dont le nom ne peut être valablement tiré des intitulés existants, parce que ces intitulés se sont installés à des époques où le projet même de faire l'étude de la dynamique de l'espace en soi n'était pas concevable.

43 On peut donc parler d'une phase pré-paradigmatique, le paradigme à venir étant une compréhension des dynamiques des lieux et des espaces qui ne passe plus par la reconstitution nationaliste, naturaliste et historiciste des épistémologies traditionnelles héritées du passé.

44 Nous pensons que ce champ de recherche et de connaissance sur l'organisation de l'occupation du sol et sa dynamique représente un axe majeur de la connaissance mais encore imparfaitement conçu, susceptible d'exister en relation avec les disciplines qui en rendent compte, comme l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnologie, les sciences paléo-écologiques. Nous pensons que ce champ de recherche sera majeur parce que paraît nécessaire l'existence d'une discipline qui traite de la transmission de la mémoire des choses planimétriques et spatiales, évalue le poids de cette transmission dans la possibilité de reconstituer des états anciens de l'occupation du sol, et qui ne soit ni une simple illustration de l'histoire par les formes, ni une simple spatialisation des découvertes archéologiques, ni une succession de strates et de séquences de faits géologiques ou écologiques.

45 Si ce champ existe, il n'est pas vraiment encore structuré parce que nous sommes encore complètement dans la phase d'émergence. Mais, aujourd'hui – forts de cette histoire disciplinaire de plus d'un siècle, des récentes avancées théoriques dans tel ou tel domaine et du travail épistémologique que nous avons réalisé – nous observons trois domaines où se fait le renouvellement :

- la socio-écologie des milieux, c'est-à-dire, en langage courant, le paléoenvironnement, les relations sociétés-milieux, l'archéologie et l'histoire environnementale. L'écologie

des milieux géographiques, improprement mais couramment appelée « écologie du paysage » participe de cette définition. Dans ce domaine, il y aurait avantage, par exemple, à développer un champ spécifique du savoir reconfiguré qui se situerait à l'articulation entre l'écologie « du paysage » et cette archéologie du champ dont Philippe Boissinot et Jacques-Élie Brochier (1997) ont esquissé le programme. Mais ce projet reste pour l'instant en friche...

- l'archéogéographie des espaces et milieux géographiques, dont notre groupe s'occupe, étant entré dans ce champ par les planimétries et construisant désormais une articulation de l'analyse morphologique avec les autres disciplines autour des objets historiques ;
- enfin, une discipline d'étude des territoires et des processus de constitution et d'évolution des différentes formes de pensée de l'espace dans les sociétés anciennes et moins anciennes, qui emprunterait principalement ses savoirs à l'anthropologie juridique, à l'anthropologie sociale, à l'histoire et à la géographie.

Bibliographie

- Beck C., Delort R. (dir.), 1993, *Pour une histoire de l'environnement*, Paris, CNRS Éditions.
- Bedon R., Hermon E. (dir.), 2005, *Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'Empire romain*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, dans Caesarodunum.
- Berque A., 2000, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, collection « Mappemonde ».
- Bertrand G., 1975, « Pour une histoire écologique de la France rurale – L'impossible tableau géographique », in Duby G., Wallon A. (dir.), *Histoire de la France rurale. 1, La formation des campagnes françaises*, Paris, Éditions du Seuil, collection « Points Histoire », p. 34-113.
- Boissinot Ph., Brochier J.-É., 1997, « Pour une archéologie du champ », in Chouquer G. (dir.), *Les Formes du paysage, tome 3, L'analyse des systèmes spatiaux*, Paris, Errance, collection « Archéologie aujourd'hui », p. 35-56.
- Chouquer G., 2007, *Quels scénarios pour l'histoire du paysage ? Orientations de recherche pour l'archéogéographie*, Coimbra-Porto, CEAUCP.
- Chouquer G., Watteaux M., 2013, *L'archéologie des disciplines géohistoriques*, Paris, Errance, collection « Traité d'archéogéographie ».
- Couston F., 2005, *L'écologisme est-il un humanisme ?*, Paris, L'Harmattan, collection « Questions contemporaines ».
- Cubizolle H., 2009, *Paléoenvironnements*, Paris, Armand Colin, Collection U.
- Delort R., 1993, « Introduction. Pour une histoire de l'environnement », in Beck C., Delort R. (dir.), *Pour une histoire de l'environnement*, Paris, CNRS Éditions, p. 5-15.
- Delort R., Walter F., 2001, *Histoire de l'environnement européen*, Paris, PUF.
- Emelianoff C., 2003, s.v. « Environnement », in Lévy J., Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Lascoumes P., 1994, *L'éco-pouvoir : environnements et politiques*, Paris, Éditions La Découverte, collection « Textes à l'appui ».
- Lévêque Ch., 2001, *Écologie. De l'écosystème à la biosphère*, Paris, Éditions Dunod.
- Lévêque Ch., Van der Leeuw S. (dir.), 2003, *Quelles natures voulons-nous ? Pour une approche socio-écologique du champ de l'environnement*, Paris, Elsevier, collection « Environnement ».
- Maussion A., 2003, *Paléogéographie d'un territoire : la cité des Bituriges Cubi*, Thèse de doctorat, Archéologie, Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, Paris, 389 p.
- Pinchemel Ph., Pinchemel G., 1994 [1^{re} éd. 1988], *La face de la terre. Éléments de géographie*, Paris, Armand Colin, collection « U » Série Géographie.
- Thiébaud S., 2010, *Archéologie environnementale de la France*, Paris, Éditions La Découverte, collection « Archéologies de la France ».
-

Notes

1 Cette recension a porté sur les publications parues en France mais aussi en Grande-Bretagne, en Espagne, au Portugal, en Italie et même en Allemagne grâce aux synthèses de certains historiens rédigées en français.

2 Par exemple, on peut aujourd'hui ajouter « géohistoire environnementale/de l'environnement » et « géohistoire des milieux fluviaux » que l'on découvre dans les attendus du colloque.

3 La numérotation correspond aux numéros attribués aux intitulés présentés dans (Chouquer et Watteaux, 2013) de même que les références bibliographiques.

4 L'hybridation pose quelquefois un problème de lecture. Par exemple, nous avons constaté que l'archéogéographie était souvent confondue avec la géoarchéologie. Pour ne plus confondre, il faut se rappeler qu'alors que l'archéogéographie se réfère à la géographie comme discipline socle, la géoarchéologie se réfère, quant à elle, à la géologie (chez ceux qui considèrent que la géoarchéologie n'est que le nouveau nom de la géologie du quaternaire), et à la géomorphologie (chez ceux qui viennent de la géographie physique). Le « géo » de l'un n'est pas le même que celui de l'autre.

5 Nous nommons ainsi la réduction qui se produit quand on passe d'une question sociale qui nécessite la définition de processus épistémologiques pour débattre des objets et des objectifs, à une question scientifique où il ne s'agit plus que de définir des protocoles expérimentaux. On pourrait dire aussi « épistémisation » (Chouquer, 2007).

Pour citer cet article

Référence électronique

Magali Watteaux et Gérard Chouquer, « L'inflation disciplinaire et conceptuelle dans les sciences paléoenvironnementales », *Développement durable et territoires* [En ligne], vol. 5, n°3 | décembre 2014, mis en ligne le 05 décembre 2014, consulté le 05 décembre 2014. URL : <http://developpementdurable.revues.org/10648> ; DOI : 10.4000/developpementdurable.10648

À propos des auteurs

Magali Watteaux

Magali Watteaux est maître de conférences en histoire et archéologie médiévales à l'Université Rennes 2 (CERHIO). Elle travaille sur les planimétries agraires historiques, en particulier durant le Moyen Âge. Ses thèmes de recherche la situent constamment au croisement de la géographie, l'histoire, l'archéologie et les sciences paléonaturalistes. magaliwatteaux@yahoo.fr

Gérard Chouquer

Gérard Chouquer est historien et archéogéographe. Ancien directeur de recherches au CNRS (UMR 7041 ArScAn), il consacre ses travaux à l'étude de la dynamique des paysages, à l'histoire de l'arpentage et du cadastre, à l'épistémologie des disciplines géohistoriques, ainsi qu'aux questions foncières dans le monde. chouquer@club-internet.fr

Droits d'auteur

© Développement durable et territoires

Résumés

À l'issue d'un travail historiographique et épistémologique sur les disciplines au carrefour de l'histoire, de l'archéologie, de la géographie et des sciences naturalistes, les auteurs ont proposé, dans un essai récemment paru, un inventaire raisonné de 152 intitulés scandant et diversifiant le domaine de recherche géohistorique. Ici, ils abordent plus spécifiquement la situation des sciences du paléoenvironnement où l'on observe également une profusion des appellations. Ce faisant, ils donnent une lecture critique du concept d'environnement, omniprésent dans les recherches. Enfin, ils soutiennent la thèse selon laquelle cette inflation disciplinaire témoigne de l'émergence d'un vaste champ de recherche : celui de la redécouverte du rapport à l'écoumène et de la complexité des héritages qui le composent.

The phenomenon of disciplinary inflation in geohistorical disciplines. Spotlight on the situation of paleoenvironmental sciences

At the end of a historiographical and epistemological research on the disciplines at the crossroads of History, Archeology, Geography and naturalistic sciences, the authors proposed a reasoned inventory of 152 disciplinary titles observed in this research field. In this article they specifically deal with the situation of paleoenvironmental sciences where there is also a profusion of disciplinary names. In doing so, they provide a critical reading of the concept of environment, ubiquitous in research. Finally, they support the view that disciplinary inflation reflects the emergence of a vast field of research : the rediscovery of the Earth and the complexity of its legacies.

Entrées d'index

Mots-clés : disciplines, historiographie, épistémologie, sciences paléoenvironnementales, géohistoire, archéogéographie, environnement, nature

Keywords : disciplines, historiography, epistemology, paleoenvironmental sciences, geohistory, archaeogeographie, environment, nature